

LE SIGNUM NOTARIAL *en Catalogne*

NOUS sommes au X^e ou au XI^e siècle.

Un religieux, remplissant les fonctions de notaire, lit un testament, d'une voix monocorde, devant le testateur et les témoins qui écoutent attentivement.

Après cette lecture, l'intéressé ayant reconnu que l'acte représentait bien "l'expression exacte de ses volontés", le religieux dessine, au bas du texte, une croix.


Dans les angles formés par les bras de cette croix, il appose trois points ; puis remet la plume au testateur et le prie d'ajouter, dans le quatrième angle, le dernier point.

C'est ainsi, certainement, qu'est né le *signum*.


Une croix, signe des chrétiens, et les quatre points qui la soulignent : acte simple pour celui qui ne sait pas signer ; et en ce temps-là, peu de laïcs savaient le faire.

La tâche est facilitée ; ce quatrième point qu'on ajoutait d'une main tremblante, avait la même valeur qu'une véritable signature.

Le testament sacramental de Folch Armengol, daté du 13 décembre 1077, l'explique bien : "*huius rei testes sumus et recipiente indice iurando confirmamus ac per propriis signis punctatim ; sicut mos laichorum est chorro boramus*".

Sic:  n̄

Quelques années plus tard, en janvier 1107, un certain Bernat Foch signe "en pointant" et précise "*per hos punctos + confirmo*".

phospūctus  *confirmo.*

Dans ce dernier cas, les points sont enfermés dans des arcs qui, avec les bras de la croix, forment le dessin d'une fleur.

Nous tenons déjà le *signum*, base de celui qui survit encore de nos jours en Espagne.

La fleur dessinée, il coûte peu au notaire d'ouvrir les arcs, de les allonger, — de les supprimer quelquefois, — de les transformer en rectangles ou en angles aigus, ou de les noircir d'encre pour que le *signum*, au bas de l'acte, soit marqué avec plus de force.

Assez rarement disparaîtront les croix et les points. Bien plus souvent, la croix surmontera les lobules toujours dessinés.

Et l'imagination, aidée par l'importance que le notaire donne à son *signum*, va multiplier les déformations de l'arc.

Les points deviennent plus nombreux et ne sont plus apposés par les parties intéressées ou les témoins, mais par le notaire lui-même.

L'arabesque s'enrichit. On voit apparaître les banderoles, les lignes symétriques qui, en ondes ordonnées, encadrent le *signum* d'un étrange paraphe.

Certains notaires inscrivent les lettres de leur nom, de leur prénom ou de leur surnom dans le dessin et convertissent leur *signum* en un anagramme compliqué.

Ils entrelacent leurs initiales dans les bras ou à la base de la croix. Ils se risquent à d'ingénus ou difficiles hiéroglyphes, quand leur nom se prête à la représentation graphique : Serra, Casals, Estela, Escorceil, Agullo, Alemany...

Ils dessinent une forêt (*tierra*) ; une maison (*casa*) ; une étoile (*estrella*) ; un pont (*puente*) ; un cœur (*corazon*) ; un aiguillon (*aguijon*) ; une aile (*ala*) ; un T s'ils s'appellent Antoine ou s'ils habitent Tarragone. Et s'ils portent une dévotion particulière à la Vierge ou à Notre Seigneur Jésus-Christ, ils le démontrent en dessinant leur monogramme.

De quel art, de quelle fantaisie, de quelles extraordinaires recherches d'invention, lourdes de sens, témoignent ces *signums* notariaux, échantillons du plus bel art graphique ?

Mais l'on peut aussi en déduire que certains notaires compliquaient un peu leur existence. Leur *signum* n'était pas toujours facile à reproduire.

Avec l'âge, la main perdait un peu de sa sûreté, et s'ils avaient beaucoup de travail, celui-ci souffrait du temps passé à dessiner le *signum*. Alors ils demandaient, humblement, au Roi la permission de le simplifier.

C'est, brièvement contée, la petite histoire du *signum*. Il serait peut-être intéressant de l'étudier plus sérieusement dans le cadre de la sigillographie ; d'expliquer sa dérivation du sceau, originaire de l'Orient, dont l'usage était universel à l'époque romaine et qui survécut jusqu'à la fin du Moyen Âge, en passant par l'empreinte digitale, déjà utilisée en 989, ainsi qu'il résulte d'un document du couvent de San Pedro de las Puellas dans lequel on lit : "...sed manibus nostri digiti firmavius..."; alors qu'on ignorait la valeur d'authenticité d'une telle signature.

Vous découvrirez ci-après quelques *signum* de Perpignanais et de Pradéens, tous Notaires de l'ancienne Couronne d'Aragon.

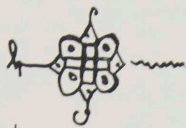
Le temps comptait peu du XIV^e au XVIII^e siècle.

Et le Notaire Européen de notre Epoque, mécanisé, survolté, menacé quelquefois de se voir transformé en robot, sourira peut-être à la vue de ces *signum* ; mais son sourire, par delà le temps, portera un message de respectueuse amitié à ces lointains prédécesseurs qui avaient la sagesse, entre deux actes, de "rêver un peu" en dessinant ces naïves ou savantes arabesques, témoignages de leur personnalité, de leur art ou de leur foi.

ORIOI VALLS SUBIRÀ.



Adaptation extraite du livre *El Signum Notarial*, par Oriol Valls Subirà (Barcelone).



1

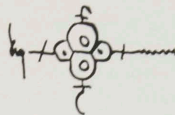


2

1. Guillermo CAULASSES
Perpiñán - 1357



3



4

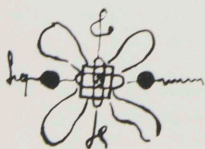
2. Antonio GALAUTER
Perpiñán - 1357



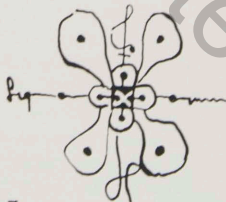
5

3. Jaume BERNAT
Perpiñán - 1385

4. Pedro de CAMP
Perpiñán - 1393



6



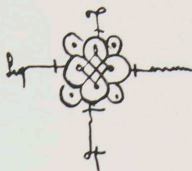
7

6. Pedro VILA
Perpiñán - 1424

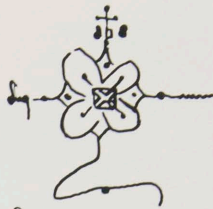
7. Juan PERETA
Perpiñán - 1441

instituto de arte contemporânea

8. Bernardo RAFAEL
Perpiñán - 1498



8



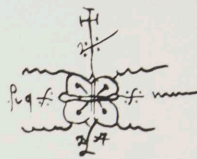
9

9. Guillermo COMA
Perpiñán - 1521

10. Guillermo DOMENERS
Perpiñán - 1614



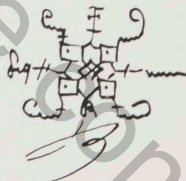
10



11

11. José FRANCÉS-BOSCH
Perpiñán - 1753

12. Francisco DOMECH
ALTAFULLA
Perpiñán - 1753

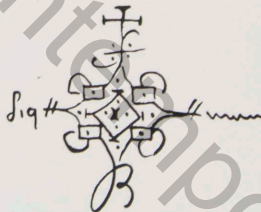


12

13. BERENGUER DE BAGET
Prades - 1341



13



14

14. Francisco Xavier BORDES
Prades - 1762

Dessin de Didi.



L'ASPRE

OU

LES EXIGENCES D'UNE ÉTHIQUE

CE PAYS CACHE SOUS LES APPARENCES D'UNE VIE FACILE LES
EXIGENCES D'UNE ÉTHIQUE.

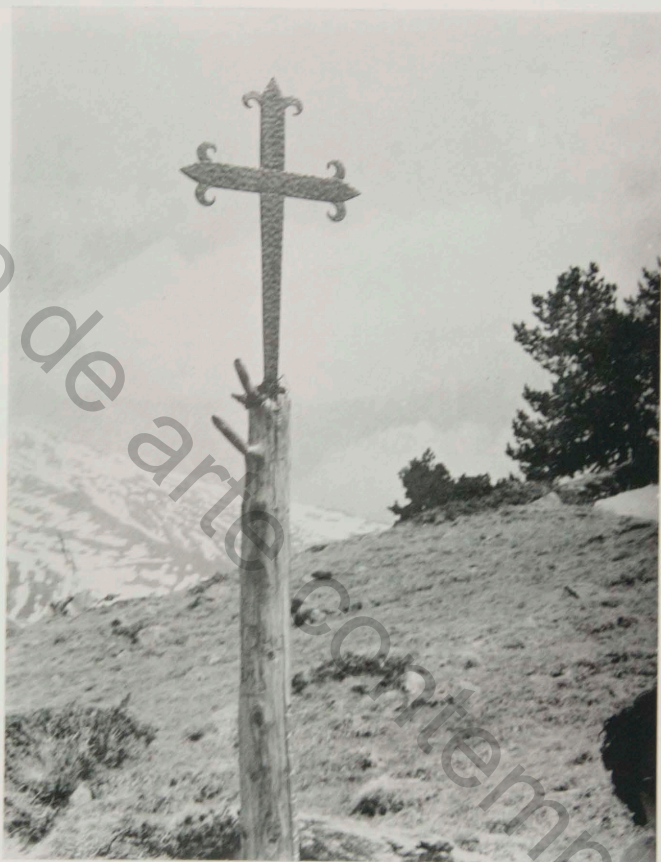
FRANCHI LE GRAU DE MAURY, LA SÉRÉNITÉ DU CIEL, LA LUMIÈRE
IRISÉE, LES MONTAGNES BLEUES, LE MIROIR ÉTINCELANT DE LA
MER, LA PRÉSENCE CONTIGUË DE L'OLIVIER ET DU CYPRÈS, TOUT
FAIT PRESSENTIR LA GRÈCE, DE MÊME QUE LES FEMMES DE MAILLOL
RAPPELLENT LES "CORÈS" DE L'ACROPOLE OU DE DELPHES, ALORS
LE TOURISTE PRESSE PARLE DE PAGANISME ET CROIT LE PROBLÈME
RÉSOLU QUAND IL EST À PEINE POSÉ.

CAR LA BEAUTÉ DE L'HORIZON ET LA DOUCEUR DE L'HRURE
IMPOSENT EN CONTRE-PARTIE LA RIGUEUR DU JUGEMENT ET
L'HARMONIE STRICTE DE L'EXISTENCE. IL FAUT MÉRIETER LES
BIENFAITS DES DIEUX.

CELUI QUI EN DOUTERAIT, JE L'INVITE À CHEMINER EN TOUTES
SAISONS DANS LE QUADRILATÈRE DES ASPRES OU LES HOMMES, DE
LA PRÉHISTOIRE À NOS JOURS, ONT ACCUMULÉ LES PREUVES DE
LEUR ACTIVITÉ INDUSTRIEUSE, SPIRITUELLE ET ARTISTIQUE, DES
GROTTES DE CORBÈRE AUX GRANDES CAVES DE THUIR, DES
CHAPITEAUX DE SERRABONE AUX VOUTES MILLENAIRES DE LA
TRINITÉ. QU'IL S'ARRÊTE ALORS SUR QUELQUE CRÊTE D'OU L'ON
APERÇOIT À TRAVERS LE FEUILLAGE DES CHÊNES-LIÈGES LA LIGNE
DES ÉTANGS, ET QU'IL Y MÉDITE SUR LA LONGUE SUITE DES
GÉNÉRATIONS QUI ONT PLANTÉ LES VIGNES, BATI LES VILLAGES,
SCULPTÉ LES CHRISTES ET LES MADONES POUR DONNER À LEURS
ENFANTS L'EXEMPLE DU COURAGE, DE LA PATIENCE, DE LA
SAGESSE ET DE L'AMOUR !

HENRI DUCLOS

instituto de arte contemporânea





Canigou

D'abord il y a cette montagne.
C'est elle qui fait la plaine,
qui la limite,
qui lui donne son climat, son visage.
C'est elle que l'on voit de si loin, et qui sert

de point de repère.

C'est elle le haut-lieu devant la mer et toutes les
plaines du Midi, par-dessus les collines aux échines monotones et les falaises
brûlantes qui paraissent dérisoires et humiliées sous la cime majestueuse.

Du Ventoux au Canigou,
de la Provence à la Catalogne,
tous les épaulements se sont nivelés, emportés par
les pluies, usés par des torrents éphémères et féroces, figés dans un univers
minéral et ébloui.

Du Ventoux au Canigou, le paysage flambe et stagne. Vignobles, oliveraies, garrigues et maquis se recommencent sans cesse entre des villages qui se ressemblent et de grandes cités endormies dans une opulence d'autrefois.

La mer et les étangs tracent la ligne d'horizon à travers un enchevêtrement de roseaux, de canaux et de barques.

Mais la montagne est là.
Etrangement personnelle,
toujours elle-même et jeune par delà les siècles.
Défi aux hommes et au temps.

Mur de neige ou masse bleue de forêts et de pierre, elle est haut dans le vent, comme l'adieu d'un pays qui finit ou le salut d'un autre qui commence.

Tel une religion,
le Canigou a ses fidèles et ses disciples.
Il a ses rites, ses mystères aussi complexes que ses chemins, aussi transparents que ses aurores pour ceux qui sont initiés.

Plus qu'une cime, un massif — qu'il faut des années pour connaître, une vie pour aimer. Montagne exigeante, exclusive, fière de sa solitude, de son jet unique devant la mer latine, de sa présence entre Barcelone et Marseille, tellement souveraine que Perpignan est une bourgade à ses pieds.

On monte au Canigou par où l'on veut, aussi longtemps qu'on le désire ou aussi vite que l'on peut. Tout est possible sur ses pentes raides, jardin suspendu où l'eau ne séjourne jamais, où la roche jaillit des bois comme une flèche de cathédrale, où les sentiers dominent mille villages, devant toute l'occitanie et tout le pays catalan.

Mais, face à ce décor de légende, le château garde ses mirages et toute la poésie du dédale de ses chemins de ronde. Roi fantasque selon les saisons, toujours superbe mais jamais démesuré, parfois débonnaire et parfois ténébreux.

Imagine-t-on ce pays sans cette forteresse, dernier grand mur des Pyrénées, dernier sursaut de la montagne vers le nord, qui termine la chaîne en beauté, sans défaillance et sans concession, suprême nid d'aigles en plein ciel devant les flamands roses et les goélands ?

A quoi bon décrire des pistes, inventorier des sentiers, dénombrer des ravins et des crêtes ? Il faut entrer dans le temple. Il faut faire un pèlerinage, de Moure à la Llipoudère, du Tres Vents au



roc Mosquit, de Mariailles à Pinateil, du Cogullo au Pla Guilhem, de la Rabasse au Quazemi. Il faut marcher, faire fi des voitures et des itinéraires, monter, descendre et remonter et redescendre jusqu'à ce que tout devienne évident, ébloui par notre lumière, remodelé par notre perspective et la brillance de notre ciel.

Chaque soir, le soleil enveloppe le Roussillon dans l'éventail d'ombre de la montagne. Chaque matin, la cime, la première, s'illumine au réveil du jour qui jaillit de la mer. Communion étrange et magnifique de l'horizontale et de la verticale. Immense croix sur un paysage prédestiné, conçu pour vivre dans les plis du manteau de neige et de pierre que Dieu a donné pour toujours comme horizon à cette mer et à cette terre.

Il faut aimer et respecter les dons du Ciel. Il faut chercher à les comprendre. Plus qu'une montagne, le Canigou est la cathédrale d'un pays qui lui confie ses mythes et son âme, son besoin de légende et de rêve que tant d'autres sont obligés d'aller chercher si loin.

Tout ce qui se rapproche du ciel et de la mer est sanctifié. Ici les deux, face à face, la pierre et la vague, la neige et l'écume, le vent du large et celui des cimes, composent un poème toujours actuel jamais achevé, où chacun, selon son rythme et selon son regard, peut faire bien des découvertes et s'enrichir de beaucoup de joies.

ANDRÉ VINAS.

(Photos de l'Auteur).



Miquelets et Angelets

AU début de ce siècle, deux historiens roussillonnais : Monseigneur de Carsalade du Pont et l'Abbé Torreilles s'opposèrent dans une polémique toute amicale au sujet des *Miquelets ou Angelets*, le premier voyant en eux les derniers défenseurs des libertés provinciales, le second des bandits de grands chemins.

En fait, qui étaient ces hommes en lutte avec le pouvoir central, et qui n'ont pas hésité à braver l'autorité absolue de Louis XIV, en prenant les armes pour ne pas payer l'impôt le plus injuste et impopulaire de l'époque : la gabelle ou impôt sur le sel.

Le Roussillon, définitivement rattaché à la France par le traité des Pyrénées, en 1659, voit son organisation se modeler sur celle des autres Provinces françaises.

L'exiguïté de la région n'exige plus le maintien des Organismes catalans remplacés par le Conseil Souverain du Roussillon, institué par les édits du mois de juin 1660. C'est une sorte de Parlement, juge en appel, et souverain de toutes les affaires civiles et criminelles qui y sont portées selon les lois et les coutumes locales.

Si ce Conseil n'est plus un organe représentatif du pays comme l'étaient les institutions qu'il remplace, les apparences sont tout au moins sauves. Il n'en va pas de même avec l'installation de la gabelle, contraire aux privilèges du pays.



Les lettres patentes de Don Sanche, Roi de Majorque, dispensant le Roussillon de cet impôt, ont encore force de loi, lors de l'édit du mois de décembre 1661 le rétablissant dans la région.

D'une façon plus générale, les impôts nouveaux et les impôts extraordinaires ne pouvaient être établis en Roussillon, comme en Catalogne, que par le vote de l'Assemblée des *Cortes*, détenant le gouvernement.

La *Deputació*, commission extra-parlementaire élue par les *Cortes* et dans son sein, veillait au maintien et à l'exécution des lois, et percevait les impôts votés.

Encore ne faut-il pas trop s'illusionner sur cet avantage, car l'impôt sur le cinquième du revenu et l'obligation de loger la troupe chez l'habitant sont à l'origine de la scission de la Catalogne avec l'Espagne, en 1640.

Quoiqu'il en soit, le Roussillon rattaché à la France devient non pas un pays d'état, mais un pays d'élection, et les raisons données pour la perception de la gabelle sont la nécessité de se procurer des ressources pour la subsistance des gens de guerre, le paiement des gages des magistrats du Conseil Souverain et le creusement du Canal du Midi, par Riquet.

Défense et Administration : on ne peut trouver meilleur argument, mais le contribuable est d'autant moins sensible à cette logique du pouvoir central qu'il ne peut contrôler l'emploi des deniers versés.

Si l'autorité royale peut se faire respecter dans la plaine, il n'en est pas de même dans les régions montagneuses, plus inaccessibles et proches de la frontière espagnole, tout nouvellement tracée.

C'est dans le Vallespir, région blottie entre le Canigou et l'Espagne, qu'éclatent les troubles qui vont opposer, dans les escarmouches, les *Miquelets* ou *Angelets* aux gabelous pendant les années 1663 et 1671.

Le nom de *Miquelet* intrigue le profane.

Le mot est espagnol. Son étymologie se trouve dans Miquel ou Michel. En catalan : Miguel.

Pour certains, ce mot introduit au XVII^e siècle, proviendrait de Miquel Miquelot de Prats, compagnon de César Borgia, duc de Valentinois, qui s'était rendu fameux à Naples dans ce genre de guerre de partisans, désignés aujourd'hui sous le nom de guérilleros ou maquisards.

Il paraît plus exact de dire que les *Miquelets* étaient ainsi appelés parce qu'ils se plaçaient, à cette même époque, sous l'invocation de l'archange saint Michel, dont leurs bannières étaient ornées et auquel sont dédiés quelques retables.

Ce mot, utilisé dans l'antique royaume de Valence pour désigner une troupe locale de police, et dans les Provinces Basques pour la milice florale, désigne généralement un corps de troupe régulier de l'armée espagnole formé de partisans et de soldats armés à la légère, ancêtres de nos modernes voltigeurs.

Mais quel rapport y a-t-il avec nos habitants du Vallespir, en révolte contre l'impôt sur le sel ?

La réponse est simple. A cette époque troublée, la population devait assurer sa propre défense, et celle de son territoire en se formant en milice locale ou *sometent*. Ce terme de *Miquelet* désigne précisément les montagnards des Pyrénées sur la frontière franco-catalane, enrôlés dans ces milices par opposition à ceux de la plaine.

Leur costume est celui du pays. Ils sont coiffés d'une sorte de bonnet phrygien de couleur rouge, appelé *baratine*. Leur veste est courte. Les pantalons courts aussi ne descendent pas au-dessous des genoux. Une large ceinture en tissu rouge ou noir leur fait plusieurs fois le tour de la taille, c'est la *fache*.

Leurs mollets sont protégés par des guêtres en peau ; à leurs pieds, de légères chaussures, les espadrilles appelées *bigatanes*.

Dès les premières escarmouches, ces révoltés sont recouverts de la métaphore d'*angelets de la terre*, non parce qu'ils rappelaient une quelconque douceur angélique, mais parce qu'insaisissables, invisibles et omniprésents sur tous les sentiers de la montagne, ils tendaient leurs embuscades et disparaissaient aussitôt après leur coup de main réussi.

Joseph de la Trinxerie, habitant de Prats-de-Mollo, en est le chef. Ce n'est pas un simple ouvrier de laine, il occupe une certaine position sociale. Ce sont les vexations des gardes du sel qui l'ont amené à prendre le maquis. C'est le point commun de la petite troupe qui se forme autour de lui.

Contre eux et représentant le nouveau régime, François de Sagarra, Président à mortier du Conseil Souverain, émigré catalan, sa politique d'une rigueur inflexible font le jeu de la Monarchie française.

Après une lutte sans merci, entre *Angelets* et *gabelons*, force restera au Pouvoir, grâce à l'intervention d'une armée de quatre mille hommes et à un accord entre la ferme des gabelles et la population.

Les temps ont passé. La gabelle a disparu. D'autres impôts l'ont remplacée, qui frappent de nouveaux contribuables, quelquefois rebelles, mais moins hardis que ces fiers *Miquelets*, dont le souvenir est encore évoqué dans les vieux foyers roussillonnais, à la vue des étincelles qui jaillissent d'un feu de bois, et qui rappellent celles que faisaient leurs fusils à pierre.

PIERRE DE BESOMBES-SINGLA.

(Dessin de R. Maurés).





LA CASA PAIRAL ET LE CASTILLET

ENTROUVRIR les lourdes portes de fer forgé de la *Casa Pairal* ou Musée Catalan des Arts et Traditions Populaires... c'est inviter le visiteur, dès son entrée, à élever son esprit au-dessus de la plaine du Roussillon. C'est lui suggérer de faire, par temps clair, l'excursion de cette *montanya regalada*, l'ascension de ce *Canigó*, montagne sacrée des Catalans, où l'on a le bonheur d'entendre parfois s'élever au milieu des sapins et des rochers abrupts... le Rosaire sonore de la puissante *Martina*. L'écho des cloches de l'abbaye de *Sant Martí del Canigó* s'élève vers les cimes, s'accroche aux rochers, fait frissonner les arbres, pour rappeler qu'au pied de ce clocher millénaire, dans la crypte où sourit *Nostra Senyora de la Soterrana* se situe le berceau de cette langue catalane qui résonne toujours puissante et douce dans le cœur et l'esprit de huit millions d'hommes : depuis Salces au seuil des Corbières jusqu'à *l'Horta d'Oriola* au sud de Valencia ; pour rêver aux creux des calanques des Iles Baléares ; grimper aux montagnes de... *Cerdanya et d'Andorra* et fleurir, toujours aussi sonore, sur les marchés et plages de *Lleida*.

Intrigué de ce *Cant dels Ocells*, s'échappant du clocher roman de l'abbaye, le visiteur continuera l'ascension. Doucement après *la Font de la Perdriu* qui s'écoule et danse en un bruissement de perles de cristal, le visiteur arrive au pic du *Canigó*. Très vite, il comprend que la montagne ne divise pas, mais unit. Tel un grand pâtre aux cheveux blancs, le *Canigó* enserre, affectueusement, dans les plis de son manteau taillé aux couleurs de la montagne, la plaine *del Rosselló* et celle de *l'Empordà* que l'on aperçoit au loin s'évanouir dans l'or des vestiges grecs et romains d'*Ampurias*.